

La nature et l'épidémie

Jeudi, le 19 mars, j'écrivais à mon retour de Floride : « En route, je regardais la nature évoluer, des palmiers, aux feuillus très en feuilles, aux arbres fruitiers en fleurs, pour passer aux arbres dégarnis et je me disais : la nature se fout totalement de nos petits problèmes. En fait, peut-être, sera-t-elle soulagée. »

La première phrase est fautive quand je dis que la nature se fout de nos problèmes. La seconde demande élaboration.

En fait, la nature est une conscience plus éclairée que la nôtre quand nous perdons contact avec nous-mêmes. La nature, c'est quand vous portez votre main à votre ventre et que vous prenez conscience de la tranquillité qui y habite, l'absence de besoin, le mouvement imaginé des nerfs au repos, du sang qui irrigue le système, de l'air qui descend au plus profond de vos poumons.

À ce moment-là, vos émotions palpables prennent la couleur de la douceur, de la compassion, de la joie, de la confiance et de la force aussi. Et curieusement, votre esprit se libère. Plus de compétitions futiles, de comparaisons fausses, d'hypothèses farfelues, de raisonnements fabriqués sur des statistiques et des précédents sans fondements réels. Vous êtes libres devant ces trois états : des sensations porteuses, des émotions vraies, un esprit clair. Ici, maintenant, c'est ça !

Plus prosaïquement, la nature, c'est le petit chien qui tourne sur lui-même trois, quatre fois, avant de s'écraser dans son panier. Pourquoi cette routine ? Des milliers d'années passées, ses ancêtres piétinaient l'herbe de la savane avant de se faire une couche. Sa nature se souvient. C'est aussi le cheval qui laisse tomber son crottin avant de trotter. Pourquoi ? Esprit de sauvegarde. Son estomac est relativement peu évolué. Il ingurgite des masses de nourriture. C'était un animal sans défense dans le passé. Sa force ? La fuite grâce à ses jambes agiles. Donc, pour courir, mieux vaut être léger. Aujourd'hui, il n'a pas besoin de se protéger. Mais sa nature se souvient.

Nous avons en nous le souvenir de guerres, de disettes, d'épidémies. La grippe espagnole, tiens ! On a connu des gens qui l'ont racontée. (Cette épidémie atteint son paroxysme entre le 10 et le 20 octobre 1918. Elle fera 500 morts à Québec et 3 500 à Montréal. Entre 20 et 50 millions au plan mondial, selon l'Institut Pasteur.) Peut-être sommes-nous affectés aussi (j'allais écrire : infectés) par une certaine Conquête et une rébellion avortée des Patriotes ? Les traces sont inscrites dans nos émotions négatives, dans nos faux raisonnements. Exagérations ou dénis ? « Nous allons tous y passer. Puis, quand on pense que c'est fini, elle va revenir. » ou « Ben, voyons donc, moi, je rentre au pays dans un mois. C'est pas plus dangereux ici. Les médias disent du n'importe quoi ! »

Comme pour le chien ou le cheval, ce n'est pas la réalité présente qui compte autant que l'inscription de signaux dans notre nature. Puis-je m'arrêter de « tourner en rond » avant de me coucher ? Puis-je arrêter de « déféquer » par peur qu'une issue incontrôlable ne m'atteigne au beau milieu de ma petite vie tranquille ?

Donc, la nature ne s'en fout pas. À Wuhan, berceau du covid19, l'air s'est clarifié, dit-on. Les oiseaux sont revenus. Il semblerait que l'eau est plus limpide à Venise. La nature se repose. Les satellites enregistrent des baisses de pollution inédites. Elle refait ses forces parce qu'elle ne supportait plus nos agressions. Ce n'est pas la revanche qui l'inspire. Elle nous rappelle les lois de l'équilibre. Elle refait sa couche confortable ; elle élimine pour mieux courir vers la vie. Elle nous a mis en quarantaine pour nous rappeler que nous sommes une communauté de destin. Oh combien, n'est-ce pas ?

Quand j'entends dire que nous sommes « en guerre », je peste. Au contraire, la nature nous rappelle que nous sommes tous solidaires et interdépendants. Il faut les deux notions selon Edgar Morin. Pour l'instant, la mondialisation aura été une interdépendance, financière surtout, sans solidarité des humains. Une pure construction économique. Une gestion de la durabilité, disent-ils. Foutaise, vous êtes au service de la rentabilité. Point à la ligne.

Le confinement limite la consommation, tant mieux. La terre respire ! Le financement des sables bitumineux a perdu son sens, tant mieux. En ce moment, je regarde les deux ponts interprovinciaux (Cartier-McDonald et Alexandra), je vois à peine 10 voitures en tout, dans les deux sens. Et si c'était comme ça que ça devait se passer ?

Au terme de cette expérience troublante, aurons-nous appris une leçon sur la nature ? Si nous devenions vaccinés contre l'abus. La nature est comme mon ventre. Elle doit être détendue, calme, sereine. Elle est généreuse quand on la respecte. Elle se rabougrit quand on l'insulte. La pollution l'insulte. Ce n'est pas parce qu'on ne peut pas faire autrement financièrement. L'avidité du gain commande nos choix. Le gain des corporations sans âme, sans nature.

Wuhan, ville de 11 millions d'habitants où 3 245 personnes sont décédées ne signale aucune nouvelle contamination en ce moment. Le pire aura duré trois mois, peut-être ? Et nous ? SVP, pas de suppositions statistiques ou de théories abracadabrantes. Garderons-nous un certain sens de notre humanité qui nous habite en ce moment ?

Edgar Morin : « Le confinement peut nous aider à commencer une détoxification de notre mode de vie » Le Nouvelobs, 18 mars 2020. (Ce philosophe aura 100 ans le 8 juillet 2021 !)